

et marchant si allègrement à une mort certaine. Puis il se dirigea d'un pas délibéré vers le manoir où le vieux Martin le reçut avec sa servilité accoutumée.

La Tour d'Avenel comptait maintenant, parmi ses habitants, un chapelain, et peut-être un défenseur de plus.

LXXIX — DÉFAILLANCES

Martin n'était pas sans appréhensions au sujet de l'avenir.

Cependant il ressentait quelque joie, un certain et du reste légitime orgueil en songeant à la façon dont il avait subi l'épreuve de l'ennemi.

Il aurait été heureux que le sire d'Avenel pût le voir à ce moment. Mais le maître était loin.

Et il avait à lutter lui-même contre un ennemi non moins redoutable que celui que venait de repousser victorieusement son ancien serviteur.

L'immensité chaotique des monts et des forêts perdues, l'inconnu l'entourait.

Aucun chemin frayé ne s'était présenté à lui : des batteurs d'estrade n'avaient aperçu aucun guide.

Autour de lui quinze cents hommes, sombres, hâves, à bout d'espoir, s'abandonnaient déjà au découragement.

La veille, la halte s'était fait au milieu du plus borne abattement.

Les hommes désignés pour faire la sentinelle autour du camp avaient haussé tristement les épaules.

— A quoi bon veiller ? Il n'y a pas âme qui vive dans ces déserts, avaient-ils répondu.

Walter d'Avenel voyait la prostration de son armée.

Il toucha à peine à son repas.

Soit excès de fatigue, soit accablément, beaucoup l'imitèrent, tandis que d'autres se précipitaient d'un air sombre sur les provisions, afin de diminuer la charge du convoi, de faciliter le transport de ce qui restait, disaient-ils avec amertume.

Le chevalier fit allumer des feux nombreux et ardents, afin que leur clarté, leur vivifiante chaleur vinrent dissiper le malaise qu'il ne constatait que trop.

Ses highlanders, réconfortés, égayés passagèrement par le claquement joyeux des flammes, oublièrent un moment leurs inquiétudes.

Mais ce regain de vivacité tomba bientôt.

Accroupis par groupes, où couchés côte à côte, les soldats causaient à voix basse.

— Nous sommes égarés, disaient les uns.

— Les guides ne se sont jamais enfoncés si loin.

— Nous allons peut-être arriver au milieu des Anglais qui nous entoureront en nombre et nous extermineront.

D'autres prétendaient que l'on n'avait plus de vivres que pour trois jours.

— Nous allons mourir de faim dans ces solitudes, ou être obligés de nous entre-déchirer les uns les autres.

Quelques-uns moins nombreux, murmuraient :

— Notre sire, le chevalier d'Avenel, s'est engagé dans une voie sans issue ; nous ferions mieux de nous en retourner.

Ceux qui les écoutaient ne répliquaient encore rien, mais le mal faisait cependant son chemin.

Les idées de désertion étaient semées : rien ne se propage aussi vite.

Les moins découragés disaient que, brisés par la fatigue, hors d'état de combattre, on allait certainement se trouver un matin en présence des ennemis solidement organisés et par qui on se ferait écraser.

Et la phrase suivante achevait, complétait tout :

— Nous avons couché dans la plaine des Trépassés.

Pour beaucoup de ces hommes, c'était là, en effet, un passage funeste.

On connaît le mal produit sur une armée par la démoralisation.

La contagion est rapide, effrayante.

La troupe organisée de la veille ne devint alors plus qu'un troupeau humain.

Heureusement que le sommeil vint arrêter les effets du mal.

Mais Walter d'Avenel dormit peu, lui.

Les chefs d'escouade lui avaient fait part de l'esprit de leurs hommes, confirmant ainsi ses propres observations.

Marie Stuart l'attendait, il était responsable de quinze cents existences : la provision de vivres emportés diminuait chaque jour, alléguant, il est vrai, la charge des hommes et des bœufs, mais l'inquiétant cruellement.

Que deviendraient-ils si ces vivres venaient à s'épuiser avant de sortir de ces montagnes inhospitalières ?

Lui aussi sentit, à ces pensées, l'aide du désespoir effleurer son front.

L'image désolée de sa chère Marie qui l'attendait en priant, au manoir de Claymore, reparut alors devant son esprit attristée.

Il la revit douce, mélancolique.

— Allons, se dit-il, pourquoi m'abandonner au découragement ? Marie m'attend. N'est-elle pas pour moi la Dame Blanche ?

“ La Dame Blanche qui a toujours protégé la maison d'Avenel !.. ”

Il se sentit consolé, réconforté.

Lorsque les trompettes sonnèrent le réveil, Walter dormait à peine depuis une heure ou deux.

Il remarqua tout de suite, à la physionomie de ses soldats, l'effet des propos dissolvants que lui avaient rapportés les chefs des escouades.

Il les rassembla autour d'un rocher sur lequel il monta.

Là, il leur parla.

Quelles paroles viriles et fortes trouva-t-il ?

Quels échos sut-il faire vibrer au milieu de ces chaos de rocs, dans l'âme de ces hommes ?

A mesure que sa voix lançait ses accents énergiques, leurs regards s'animaient, s'éclairaient.

Lorsqu'il eut terminé, les armes heurtèrent, retentissantes, le métal des boucliers, et quinze cents voix lancèrent, ardentes, enthousiastes :

— Hurrah pour Avenel !

Profitant de ces dispositions, de ce réveil d'énergie, le chevalier détacha au mitôt en avant une colonne légère dont les éclaireurs devaient battre un vaste espace de terrain afin de découvrir, si possible, une hutte de bûcheron.

Les acclamations du cor échangées entre ces hommes devaient les empêcher de s'égarer.

Le rendez-vous était au pied d'un pic élevé que le chevalier désigna.

Il devait rejoindre à cet endroit, avec le reste de l'armée, l'avant-garde.

Les éclaireurs éloignés, la colonne commença ses préparatifs de départ.

Le convoi de vivres, ressources et salut de l'armée, retardait ses mouvements.

Un torrent à peu près sec à cette heure suivait le fond d'un ravin, se dirigeant vers le nord.

Le chevalier d'Avenel estima avec raison qu'emprunter son cours aussi longtemps que ce serait possible devait forcément le conduire hors de ces montagnes.

Mais serait-ce vers les plaines d'Élimbourg ou vers les contrées s'étendant jusqu'à la mer et occupées par le duc d'Artwel et les autres rois fédérés ?

Son lit de sable et de graviers offrait, pour le moment, un chemin à peu près praticable ; il y fit donc passer son armée.

Les sabots des bœufs traînant les chariots déjà allégés s'y enfonçaient largement, mais ne s'y ensanglantaient pas comme sur la dent rugueuse des rochers.

On avançait lentement.

Le pic, désigné comme lieu de halte, à l'avant-garde, paraissait peu éloigné, et cependant la nuit commençait à venir lorsque le gros de l'armée l'atteignit.

On trouve encore, dans les régions montagneuses de l'Écosse, de vastes solitudes ; et l'augmentation formidable du chiffre des populations peut faire penser ce qu'il devait en être il y a des siècles.

L'homme ne s'éloignait pas des régions où la facilité des communications le rapprochait des autres hommes.

Aussi les battues effectuées par les éclaireurs de l'avant-garde avaient-elles été inutiles.

Si, le matin, les chaleureuses exhortations de Walter d'Avenel avaient détruit les germes de défection près d'éclater, l'écrasement de ses guerriers fut visible lorsqu'ils apprirent que l'on n'avait pas découvert âme qui vive.

Après tout, que leur importait ? Maintenant ils étaient résignés.

Ils iraient là où leur chef les mènerait ; ils marcheraient aussi longtemps qu'ils auraient de force, et tomberaient ensuite, enveloppés dans leur plaid comme dans un suaire, pour y mourir.

La marche reprit donc au jour, résignée et morne.

Walter d'Avenel allait en tête, son regard enfiévré fixé sur le sol et son seul guide.

Les vivres diminuaient de plus en plus.

Il fallut abattre un à un les bœufs qui traînaient les chariots.

C'était la ressource suprême.

Comme de siéges épaves, les chars étaient abandonnés, marquant le passage de l'armée.

Si les ennemis venaient à se lancer à leur poursuite dans ces montagnes, ils n'auraient pas de peine à retrouver leurs traces.

On n'avait plus qu'avec une lenteur extrême, les hommes étant fatigués, abattus par l'inquiétude et les privations.